Jardiner les décombres

Ethnographie d'une appropriation potagère sur une friche ferroviaire
(Paris)

*Gardening the ruins: ethnography of a vegetable appropriation on a railway
brownfield site*

Julie Scapino

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ethnoecologie/2324>

DOI : 10.4000/ethnoecologie.2324

ISSN : 2267-2419

Éditeur

Laboratoire Eco-anthropologie et Ethnobiologie

Référence électronique

Julie Scapino, « Jardiner les décombres », *Revue d'ethnoécologie* [En ligne], 8 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ethnoecologie/2324> ; DOI : 10.4000/ethnoecologie.2324

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Revue d'ethnoécologie est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jardiner les décombres

Ethnographie d'une appropriation potagère sur une friche ferroviaire (Paris)

Gardening the ruins: ethnography of a vegetable appropriation on a railway brownfield site

Julie Scapino

- 1 La crise environnementale et l'augmentation constante de la part d'urbains dans la population humaine amènent à envisager de manière renouvelée la présence du vivant dans la ville, sous ses formes spontanée et cultivée. Dans les pays du Nord, l'agriculture urbaine renoue avec sa fonction nourricière (Aubry *et al.* 2010) au sein des grands projets de la « ville viable » et du « développement durable » (Weggmuller & Duchemin 2010). À Pittsburgh comme à Paris, les municipalités développent des programmes dans l'objectif de « cultiver la ville »¹.
- 2 Dans la société civile, professionnels et citoyens militants multiplient les initiatives (Torre & Bourdeau-Lepage 2013). Des mouvements plus radicaux émergent également, qui revendiquent des actes de désobéissance (Reynaud-Desmet 2012), passant notamment par l'appropriation d'un espace qui est à la fois « enjeu », « moyen » et « modalité » des mouvements sociaux (Baudry 2012 ; Ripoll 2005). Les exemples de contestation par la culture de terrains investis illégalement sont nombreux à travers l'histoire : jardiner peut être un moyen, pour des groupes privés du pouvoir d'agir concrètement sur leur environnement quotidien, de contester, détourner et résister à la norme que les puissants leur imposent. Dans des villes de plus en plus nombreuses, des groupes d'habitants et des collectifs militants investissent espace public et délaissés urbains en y plantant des végétaux. Qu'ils s'effectuent dans un cadre légal ou non, ces investissements sont toujours subversifs par rapport à l'ordre établi et permettent l'expression de conceptions différentes de la ville (Baudry 2012). Ils s'inscrivent également dans la tendance d'un urbanisme participatif, qui appelle les habitants à devenir acteurs de leur ville en investissant l'espace urbain, à « reconquérir les rues » (Soulier 2012), « à jardiner l'espace, à l'occuper et à le transformer » (Petrescu *et al.* 2007 : 12).

- 3 Ce n'est pas dans une rue, mais sur une friche ferroviaire, au cœur d'un quartier populaire de Paris proche des boulevards extérieurs et non loin de l'ancienne ceinture maraîchère parisienne et de l'ancienne zone, par endroits jardinée, qu'un groupe d'artistes et d'activistes du végétal² a créé ce qu'ils définissent comme une « ferme expérimentale », ou encore un « laboratoire agricole citoyen ». Ce jardin (c'est ainsi que nous l'appellerons) se situe à l'emplacement d'une ancienne gare de la petite ceinture (PC), une voie ferrée construite au milieu du XIX^e siècle et sur laquelle les trains ne circulent plus depuis de longues années (Carrière 1992). Propriété de Réseau ferré de France (RFF), la PC relève toujours du réseau ferré national. Elle est donc interdite au public, mais fait l'objet d'une pratique sociale intense.
- 4 À travers l'ethnographie de ce potager de ballast³, cet article propose d'instruire et de croiser les questions du vivant vivrier en ville et de l'appropriation citoyenne d'espaces. Il s'agit d'observer la manière dont se traduisent, à un niveau « micro » du social, les préoccupations actuelles autour de la nature et de l'agriculture en ville, en considérant que « les manières de fleurir et les relations entretenues avec les plantations révèlent une représentation de soi et une offre de dialogue, témoignent d'un traitement de la nature qui, pour individuel qu'il soit, n'en relève pas moins de contextes historiques, culturels et socio-économiques précis » (Bergues 2004 : 67). Qu'est-ce que ce potager, créé sur un espace ferroviaire investi illégalement, nous apprend sur ce qui anime les personnes impliquées dans ces actions ? Quelles représentations, modèles et idéologies portent ces personnes et le jardin qu'elles cultivent ? Quel « traitement de la nature » représente cette culture vivrière dans un milieu *a priori* des plus hostiles : sec, minéral et pollué ?

Histoire d'un jardin de ballast

- 5 Ce potager est né d'une succession d'investissements sur le site d'une ancienne gare de la petite ceinture ferroviaire.

La petite ceinture, une friche interdite mais occupée

- 6 Le chemin de fer de ceinture fut construit autour de Paris à des fins militaires et commerciales. Après avoir servi pendant plus d'un siècle à transporter voyageurs et marchandises, le trafic ralentit progressivement, jusqu'à cesser complètement au début des années 1990 (Carrière 1992). La voie ferrée, entièrement clôturée, est aujourd'hui inemployée sur près de vingt kilomètres et accueille de multiples usages sociaux informels, dont la plupart sont couramment observés sur les friches, comme la promenade, le graffiti ou la construction d'habitat précaire (Dupré 2005 ; Micoud 1997). La PC offre ainsi, en fonction des personnes, des usages et des moments, un lieu de promenade « sauvage », un refuge ou encore un vaste terrain d'aventures.
- 7 Longtemps perçues comme une verrue dans la ville, les friches sont aujourd'hui réhabilitées au titre du renouvellement urbain (Ambrosino & Andres 2008) et de leur intérêt végétal (Clément 1999, Arnould *et al.* 2011, Clergeau 2008). Le statut de la petite ceinture change lui aussi et glisse progressivement de l'« industriel » au « naturel ». Enjeu territorial du Plan biodiversité de Paris (Mairie de Paris 2011)⁴ voté en 2011, sa « reconquête » figure parmi les objectifs de la nouvelle mandature municipale⁵. Elle fait l'objet depuis 2006 d'une gestion dite écologique et différenciée⁶. Dans les années 2000,

plusieurs promenades et jardins partagés ont été aménagés sur la voie elle-même ou ses dépendances⁷. Ces transformations au titre de la nature représentent une mise en norme de cette nature et de la pratique sociale des lieux. Car la friche est aussi un univers de la marge, qui porte la menace d'un « désordre social » (Dupré 2005). C'est un territoire de transgression qui échappe en partie au maillage serré du pouvoir.

- 8 Notre jardin se situe à l'emplacement de l'ancienne gare de Charonne. Le bâtiment principal, transformé en lieu culturel dans les années 1990, est relié à un quai par un escalier, dont l'accès est fermé. Le long de ce quai s'aligne une série de maisons individuelles (patrimoine foncier ferroviaire loué à des artistes), puis un carré de terre, cultivé dans les années 1990 par un cheminot. En contrebas s'étend une cour dont la grande porte métallique, côté rue, s'est trouvée ouverte par intermittence depuis la création du jardin⁸ à l'hiver 2012-2013. La cour et le bâtiment attenant (également propriété de RFF) ont été régulièrement squattés au fil des années. En 2013 et 2014, ils ont par exemple abrités un groupe de Polonais, puis une famille rom et des militants du logement. De l'autre côté des voies, l'ancien quai a été remplacé par un long mur qui sépare les rails d'une série d'immeubles collectifs. Offrant des surfaces accueillantes (autant pour s'installer que pour graffer) et des accès à la petite ceinture bien connus, l'endroit est intensément fréquenté, principalement par des jeunes du quartier. Le week-end, ou à l'heure de l'apéro pendant les beaux jours, on vient souvent de plus loin pour s'y promener, s'asseoir seul ou à plusieurs, discuter, manger et boire, fumer, graffer, écouter de la musique, faire un barbecue, casser des bouteilles... De petites constructions abandonnées (anciens locaux techniques, toilettes de la gare, etc.) sont aussi régulièrement habitées par des personnes sans abri, peuple dans le peuple, diversement visible et changeant.

Rencontre entre un artiste et le végétal de la friche

- 9 Depuis les années 1990, un artiste loue ici une maison qui dispose d'un accès direct à l'ancien quai⁹. Il y a quelques années – il n'est alors ni jardinier, ni spécialement naturaliste –, il est pris de fascination pour une plante poussant sur le ballast à proximité de son habitation : la valériane¹⁰. Chaque année et pendant plusieurs mois, la plante transforme une portion des rails en champ de fleurs roses. Il se met à l'étudier et cherche à la diffuser : il en récolte les graines, les sème plus loin sur le ballast et en offre à des connaissances du quartier. Grâce à ses lectures, il découvre que la plante appartient à un groupe, les rudérales. De fil en aiguille, il commence une « collection » des plantes de la petite ceinture. Il l'installe sur le quai au pied de la façade arrière de sa maison, appréciée des graffeurs et avec lesquels il devra négocier le partage de l'espace. À travers la manipulation du végétal, la découverte de notions botaniques et la construction de sa collection, l'artiste approche et expérimente le monde végétal et humain de l'ancienne voie ferrée. Il s'intéresse notamment aux idées de commensalité et du « vivre ensemble » sur un même territoire.
- 10 Son exploration l'amène à la question du comestible. Ses recherches arrivent aux oreilles du responsable d'un jardin de la Ville de Paris qui le met en garde : l'artiste promet de ne pas goûter et de ne pas faire goûter les plantes sauvages qui le passionnent, une pratique potentiellement dangereuse, qui nécessite des connaissances botaniques approfondies. Il se lance alors dans la réalisation d'un potager, avec l'objectif de faire des économies en produisant une partie de son alimentation. Il choisit le carré de terre jouxtant le quai,

qu'il a connu sous la forme d'un potager à deux reprises, cultivé par le cheminot déjà évoqué (années 1990), puis par un sans-abri (années 2000). Il y sème des classiques du potager, mais à part des courgettes et quelques radis, la récolte n'est pas fameuse, d'autant que la petite plantation est située en haut d'un des murs les plus escadés pour accéder au site.

Du potager d'appoint à la transformation de la friche

- 11 Cet été 2012, l'artiste rencontre un jeune jardinier venu prélever des plantes sur la friche. Le jeune homme a hérité de connaissances familiales et s'est ensuite formé professionnellement au jardin. C'est un des leaders d'un groupe parisien qui végétalisent spontanément (autrement dit sans autorisation) les interstices et délaissés de la ville pourvus d'un peu de terre ou simplement d'humus. Particulièrement porté sur la culture potagère, il voit ici l'opportunité d'expérimenter une production à une échelle intéressante¹¹. Avec une vingtaine de personnes de son collectif, il organise une action nocturne sur une surlargeur proche, au cours de laquelle sont semés chou, iris et framboises...
- 12 L'artiste et l'activiste se lient d'amitié et se mettent à jardiner ensemble. De l'automne 2012 au printemps 2013, ils repèrent, conçoivent, puis étendent le jardin sur toutes les surfaces jugées exploitables, offrant à la fois un peu d'espace et de terre. Les premiers travaux sont extrêmement physiques. Il faut décompacter, retourner, gratter... Des formes se dessinent peu à peu et les espaces cultivés se multiplient.
- 13 En-dehors de ces deux acteurs principaux, les contours du groupe impliqué sont mouvants. L'artiste et son ami sont rapidement rejoints par un autre professionnel des espaces verts (que nous appellerons « le troisième jardinier »). Il est passionné par les arbres fruitiers et se montre très actif pendant plusieurs mois, mais des conflits mettent fin à sa participation. Autour de ce noyau gravite une petite dizaine de personnes qui régulièrement travaille la terre, sème ou construit des aménagements. Il s'agit notamment de plusieurs membres du groupe activiste, d'une chercheuse en sciences de l'esthétique et d'un jeune architecte. Le groupe ainsi composé est relié à un réseau de collectifs et de personnes engagés sur les questions de nature et d'agriculture en ville, mais aussi dans les domaines de l'art ou de l'urbanisme alternatif. Il sera parfois fait appel à ce réseau afin de mobiliser des forces de travail. Quelques habitants du quartier fidèles au lieu, dont des adolescents, ont aussi ponctuellement participé.
- 14 Menés par l'activiste et (ou) son ami artiste, avec l'aide éventuelle de personnes présentes sur le site, les travaux se font le plus souvent de manière spontanée. Pour des opérations plus importantes, comme la mise en culture de la grande cour ou pour remettre en état le jardin et faire les premières plantations à la fin de l'hiver, des appels sont lancés. Le réseau est aussi plus largement mobilisé à l'occasion d'événements plus ponctuels, comme le Festival d'agriculture urbaine¹². Ce fonctionnement est commun à de nombreux groupes écologistes actuels, pareillement composés d'une dizaine d'individus très actifs, autour desquels évoluent plusieurs centaines de personnes, dont les actions sont plus ou moins régulières et dont les liens reposent sur internet et les réseaux sociaux (Reynaud-Desmet 2012).
- 15 L'extension du jardin cesse durant l'été 2013, pendant lequel les interventions se font rares. Un projet parallèle se dessine, celui d'un « jardin-bibliothèque », porté par le troisième jardinier et le jeune architecte, tourné vers les adolescents qui fréquentent les

lieux. Il n'aboutira pas, mais il sera l'occasion de diverses actions de nettoyage, d'aménagement et de séances de lectures. Le collectif auquel appartient l'architecte organise aussi des sessions de graff et des projections de vidéos. Cette première saison est globalement ponctuée de moments conviviaux sur le site, autant liés à la vie estivale ordinaire de la friche et à son accessibilité du fait de la porte ouverte, qu'au nouvel investissement dont elle fait l'objet.

- 16 Ce jardin a été créé sans aucune forme d'autorisation. Cependant, un dialogue s'est instauré avec l'encadrant de l'équipe chargée de l'entretien de ce tronçon¹³. Il respecte l'initiative et porte attention aux plantations. Jusqu'en 2014, les interventions du propriétaire (RFF) ont principalement pris la forme d'opérations souvent massives, qui ont entraîné la destruction d'installations et de cultures. L'épisode le plus marquant est certainement l'expulsion, en septembre 2013, des squatteurs du grand bâtiment et de la famille rom vivant depuis plusieurs mois dans la cour, qui s'est conclue par la fermeture de la porte et une tentative de renforcer le système de clôtures. La réaction du peuple de la petite ceinture ne s'est pas fait attendre et le nouveau grillage a été immédiatement détruit. Il est même parfois tiré avantage de ces offensives : les clôtures sont devenues la structure d'une cabane-serre (que je nomme ainsi car elle est l'un ou l'autre selon les personnes) et la cour « nettoyée » quelques mois plus tard a permis de gagner en surface cultivée.

Ethnographie du jardin : formes et techniques

- 17 Les aménagements réalisés, objets de recherche permanente, ont été conçus en fonction de plusieurs préoccupations : l'expérimentation technique, l'adaptation au lieu (à sa morphologie et à la manière dont il est pratiqué) et l'esthétisme.

Physionomie générale et formes cultivées : entre technique, esthétique et stratégie

- 18 Sans se revendiquer exclusivement de ce modèle, les jardiniers disent expérimenter une sorte de permaculture urbaine. La permaculture désigne « un système évolutif, intégré, d'autoperpétuation d'espèces végétales et animales utiles à l'homme » (Mollison & Holmgren 1986 : 15). Elle repose sur un ensemble de principes et différentes techniques pratiquées à travers le monde. L'objectif est la création de systèmes autosuffisants et résilients, notamment à partir d'une agriculture pérenne moins consommatrice en énergie, moins destructrice et moins coûteuse en travail humain. On retrouve dans ce jardin plusieurs motifs et dispositifs techniques courants dans ce modèle : la spirale¹⁴, les buttes (Figure 1) ou encore les lasagnes (Figure 2). Aucune de ces techniques n'est suivie à la lettre, elles sont librement adaptées et expérimentées.

Figure 1 : La culture sur buttes

La culture sur buttes consiste à creuser d'étroites allées et à former avec la terre enlevée des monticules linéaires de quelques dizaines de centimètres de haut et larges de plus d'un mètre, sur lesquels planter. Les buttes offrent plusieurs avantages : microclimats, drainage ou encore confort pour cultiver à hauteur.

Source : http://www.permaculture.eu.org/blog/wp-content/uploads/jardinage_butte_permaculture.png, consulté le 25/08/14

Figure 2 : La culture en lasagnes

Les lasagnes sont obtenues en alternant des couches de matière verte azotée et de matière brune carbonée, recouvertes d'une couche de terre, compost ou BRF (bois raméal fragmenté, obtenu par broyage de jeunes branches).

Source : <http://prise2terre.files.wordpress.com/2011/10/2011-03-14-lasagnes.jpg>, consulté le 25/08/14.

- 19 Les jardiniers font également référence à l'agro-écologie et au bio-intensif, approches fondées sur l'idée de cultiver la nature en l'imitant (Tassin 2011)¹⁵, autrement dit reproduire et amplifier les processus naturels à des fins productives. Le processus de dégradation de la matière organique est particulièrement valorisé, pour enrichir un sol ou le créer. Étant donné le peu de terre disponible sur la petite ceinture, les jardiniers ont

systématiquement recours à ce procédé, en utilisant la matière organique sous les formes les plus diverses et parfois les plus étonnantes, que nous détaillerons plus loin.

- 20 La morphologie générale du jardin est contrainte par le contexte ferroviaire, très particulier : le potager est éclaté sur plusieurs dizaines de mètres, distribué en espaces et formes de tailles variables qui s'enchaînent sur toute la longueur du quai, sur le ballast le long des rails, dans la cour et sur quelques surlargeurs (Figure 3). Loin du jardin traditionnellement clos et protégé (Dubost 1999), les limites sont ici floues et mouvantes, évoluant au gré des actions des cultivateurs et des interférences avec celles d'autres usagers.
- 21 Les jardiniers sont attentifs aux formes, ils jouent sur le dessin des surfaces et des structures, ils mettent en valeur certaines plantes (des roses trémières venues spontanément sur le ballast ont par exemple été entourées d'un tapis de BRF) et ornent le lieu de petites installations, peintures ou sculptures, souvent réalisées à partir d'objets trouvés sur le site. Leur jardin est aussi le produit d'une recherche esthétique.
- 22 Une des formes cultivées récurrentes, le « bateau » (énoncé des créateurs), illustre bien cette conjugaison des préoccupations (Figure 3). Né d'une collaboration entre l'activiste et le troisième jardinier dans un autre potager de la région, le bateau est constitué de deux courbes réalisées en branchages entrelacés ou en pierres, dessinant une figure allongée de quelques dizaines de centimètres de hauteur. Ils la remplissent ensuite de matières compostables (feuilles, branchages, fruits et légumes), en terminant par une couche de terre, sur un modèle du type « lasagne ». La proue est souvent agrémentée de gravats ou de bois mort planté à la verticale ou entortillé, dans un but à la fois ornemental et signalétique. Cette forme est aussi celle laissée au sol par le contournement d'un obstacle : « Presque tout le jardin se fait comme ça, en fait. C'est pas nous qui le dessinons. On le dessine avec les jeunes, malgré eux ». L'objectif est d'éviter la destruction par le piétinement et la stratégie consiste soit à épouser les cheminements pratiqués, soit à tenter de les contraindre ou de les orienter. Ils utilisent des barrières d'orties déjà en place ou inventent des moyens de signaler et de protéger, quitte à ériger des murs : « À la base, c'est de la signalétique mes pierres et après ça devient des forteresses, parce qu'ils [graffeurs et autres usagers] les voient pas ! ».
- 23 Les cultivateurs ont aussi créé ce qu'ils appellent des « champs », discrètement esthétisés par quelques billons courbés et principalement dédiés à la culture de pommes de terre, symboles du « nourricier » traditionnel. Des objets présents sur la friche sont aussi utilisés et détournés, principalement du mobilier ferroviaire et des déchets. Des carcasses de voitures ont par exemple été transformées en grandes jardinières. Une rampe d'accès a été construite entre la cour et le quai¹⁶, constituée de BRF, mais aussi de gravats, planches, pots de peinture, bouteilles vides, carcasse d'écran d'ordinateurs, etc. qui s'étaient amoncelés là. En 2014, étonnant dans ce milieu ferroviaire très sec, une mare a été creusée, un « activateur du vivant » selon l'activiste.

Figure 3 : La forme cultivée du « bateau »

Déchets, semences et matière organique

- 24 Les ressources utilisées ont des provenances diverses et leur mode d'acquisition répond à des démarches particulières. L'idée première consiste à « faire avec rien », grâce à des pratiques de récupération, d'échanges et de dons, dans un esprit anticonsumériste proche du « Do it yourself » punk¹⁷. Il s'agit également de privilégier ce qui est disponible *in situ* et localement.
- 25 Côté matériaux, ce qui se trouvait sur place fut intensément exploité. L'endroit offrait des matières compostables (feuilles mortes, branchages, herbes et plantes diverses), précieuses étant donné le manque de terre. Des objets hétérogènes, déchets d'origine domestique ou industrielle, ont été employés à des fins utilitaires et (ou) ornementales : d'innombrables gravats, mais aussi des pièces métalliques, des pneus, des roues de vélo, des bouteilles et canettes vides, des restes de scooters et de voitures désossés... Ils sont devenus des supports de culture, des matériaux de construction ou des petits totems et sculptures disséminés dans l'espace.
- 26 À l'échelle de la ville, et en particulier du quartier, des semences ont été récupérées auprès de commerçants (des fruits et légumes abîmés à la coopérative bio et au marché voisins), ou achetées sous la forme de graines à semer ou de mélanges alimentaires pour oiseaux. Des graines proviennent aussi de la réserve du groupe activiste associé à l'action, dans des locaux situés à quelques rues de la petite ceinture. De la matière organique a aussi été récupérée dans la ville et, une fois encore, du côté des déchets : fumier de chevaux de la Garde républicaine, pétales de cerisiers ornementaux tombés sur la chaussée, plumes de vieux oreillers... Par le réseau d'interconnaissances, le groupe s'est

procuré une grande quantité de BRF (via un professionnel des jardins). Ils ont aussi puisé à l'échelle de la région et même au-delà, pour des déchets verts ou des semences (des jeunes arbres fruitiers ont par exemple été offerts par une connaissance de Normandie). Des achats ont été effectués auprès de l'association Kokopelli¹⁸, notamment des légumes de la gamme « collection », accessible à certaines catégories d'adhérents et qui rassemble des variétés méconnues souvent en voie de disparition.

- 27 La ressource en eau est pour ainsi dire absente du milieu. Outre quelques arrosages ponctuels par l'artiste depuis son habitation, de menus aménagements ont été réalisés pour tenter d'acheminer l'eau de pluie de là où elle ruisselle (le long de murs, au bout de gouttières et de toits) jusqu'aux plantations. Mais ce sont certainement les techniques culturelles, comme les buttes et le paillage, qui permettent aux végétaux de résister au manque d'eau.
- 28 Par-delà la dimension subversive de la pratique, les techniques et les préoccupations qui la traversent correspondent aux idéologies actuelles de la ville durable et résiliente. Le déchet urbain est transformé en ressource, les ressources disponibles localement et les systèmes « en boucle »¹⁹ sont privilégiés... Ce qui fait la particularité et la signification de ce jardin réside, de manière moins immédiatement visible, dans ce qu'on y cultive.

Idéologie du potager des décombres

- 29 Ce jardin de friche est avant tout politique et idéologique. Il incarne la reconquête d'un espace interdit et artificialisé, par un vivant humain et non-humain.

De l'industriel au spectacle de la nature

- 30 Visuellement, le jardin donne d'emblée l'impression d'une profusion d'espèces, confirmée par l'inventaire botanique : topinambours, iris, haricots, fèves, soucis, choux, oignons, tournesols, courgettes, pavots, tomates, blettes, capucines, sarrasin... Plantes ornementales et plantes comestibles, ce qui se mange et ce qui est beau, poussent côte à côte dans un joyeux mélange culturel. On y trouve aussi quelques variétés rares et anciennes de légumes, affectionnées par un jardinier (par exemple des choux branchus du Poitou ou des ocas du Pérou²⁰). La pomme de terre occupe une place particulière : plusieurs variétés sont cultivées, en quantité et dans des espaces dédiés (les *champs*, dont nous avons déjà évoqué la force du symbole). De jeunes fruitiers ont aussi été plantés : pruniers, noisetiers, noyers... Ils ont été mis en jauge dans des bateaux ou alignés le long du mur côté ouest de la voie (la plupart de ceux-là ont disparu sous les pieds des graffeurs ou suite à des travaux). Certaines espèces, comme la moutarde, sont semées à profusion pour jouer un rôle d'engrais vert et pour leur réputation de régénérateurs de sols. Le choix de certaines plantes relève aussi de la stratégie, pour empêcher à la fois la destruction et la récolte sauvage : une partie des légumes ont été choisis car ils sont peu connus et donc rarement identifiés comme comestibles. La pomme de terre a un avantage similaire : elle pousse cachée.
- 31 Les espaces cultivés sont livrés à eux-mêmes après leur mise en place et les plantes spontanées se réinstallent librement ; elles viennent alors s'ajouter au mélange. Les vertus de cette diversité spécifique (optimisation de l'espace, meilleure résistance aux maladies, interactions écologiques...) font l'objet d'un discours élaboré chez les jardiniers.

Cependant, l'ethnographie du lieu et la participation à des moments de plantation révèlent que la manière dont les graines sont semées ne relève pas uniquement de considérations culturelles. Si les espaces sont très dessinés, le végétal se développe de manière foisonnante et libre. Semé dans l'aléatoire, le mélange et la générosité, les plantations incarnent un jeu sur le flou entre sauvage et cultivé (catégories que l'activiste remet d'ailleurs explicitement en question). Ainsi, le désordre dans lequel le végétal cultivé se développe est à l'image de celui que la nature pourrait spontanément engendrer :

« Même si y'a plus de végétation, c'est toujours dans le même esprit de relation rudérale, que les plantes vivent ensemble dans un espace, qu'elles se mélangent, entre les bonnes et les mauvaises herbes. Pas de discernement. » (Figures 4 et 5).

Figures 4 et 5 : Le fouillis végétal du potager des décombres

- 32 D'autres pratiques participent de cette esthétique du sauvage, du primitif même, comme la culture de variétés rares aux formes méconnues et souvent bicornues, ou la manière dont les jardiniers laissent monter en graines certains spécimens. Des salades et des choux prennent alors une taille inaccoutumée !
- 33 Cette mise en scène du végétal, en accord avec les modèles dont ces personnes s'inspirent, matérialise la vision d'un vivant intégré. Même si l'attention est portée sur chacune de ses composantes, tout ce qui pousse, tout ce qui vit, forme un tout : c'est du vivant, de la « biomasse » (terme omniprésent dans le discours des deux principaux jardiniers). Il est porteur de capacités de régénération pour lui-même et pour des espaces dégradés. Cette vision s'accompagne de discours très optimistes sur les questions de pollution, le jardinier activiste y voyant surtout des prétextes empêchant l'avènement de la ville vivrière. Pour l'artiste, il s'agit véritablement de « soigner un territoire malade ».
- 34 Dans un environnement ferroviaire sec et pauvre en terre, considéré comme contaminé²¹, symbole par excellence de l'artificialité, la création de biomasse par l'acte de cultiver, qui plus est du comestible, prend ici un sens particulier. Les moments de plantation collective sont révélateurs : les paquets de graines sont posés à la vue de tous et chacun, avisé ou novice, est libre d'en prendre et de semer. Peu importe finalement ce qui poussera ou non, car avant de se nourrir ou même d'expérimenter quelque modèle, c'est l'acte d'injecter un vivant régénérateur et nourricier dans un lieu symboliquement antinomique avec la vie, aux conditions hostiles, qui fait le sens de cette action jardinière. Sur la friche ferroviaire, en plein cœur de l'urbain, le retour à la nature, « la vague de la biodiversité » comme dit l'artiste, sont savamment orchestrés par des mains d'hommes.
- « Quand les gens viennent pour la première fois, ils ont l'impression qu'il y a trois cents personnes qui ont jardiné. Peut-être ponctuellement. [...] Mais en fait on était trois. [...] Pas tous les jours mais presque, à venir deux heures par jour [...]. C'est ce qui est le plus étonnant : on donne l'illusion qu'il y a un mouvement. »
- 35 Après les plantes des décombres (expression désignant les rudérales), ces jardiniers ont en quelque sorte « inventé » les légumes des décombres, à la manière des « plantes archéologiques » du Dr Gidon²², dans un imaginaire qu'ils qualifient eux-mêmes de « post-

pétrole » ou « post-apocalyptique ». La friche ferroviaire de la petite ceinture devient le symbole d'une société industrielle révolue, sur les décombres de laquelle une nature complexe prend le pas sur l'artifice et le contrepied des pratiques dominantes de production (standardisation, chimisation, industrialisation...).

- 36 Il s'intègre si bien dans l'espace de la petite ceinture, globalement perçu comme sauvage, qu'il est arrivé que l'illusion fonctionne parfaitement. À des périodes où le végétal était foisonnant, certaines personnes n'ont même pas remarqué qu'il y avait là un jardin. L'impression qu'ils n'ont « touché à rien » fut le compliment le plus apprécié par l'artiste. L'idée est d'autant plus paradoxale que ce jardin repose sur un rapport au vivant profondément interventionniste et transformateur.

Prendre le pouvoir par la terre et la graine

- 37 Au jardin de ballast, il faut transformer le milieu, l'enrichir. Les moyens sont la « matière organique », l'« humus » (des mots qui habitent les discours). Leur utilisation s'inscrit dans un cycle biologique, dont les processus permettent de produire de la biomasse, qui deviendra elle-même une matière à utiliser :

« Je suis dans une période, c'est la moutarde, parce que j'aime bien la manière dont elle pousse et puis je l'ai vu pousser sur la PC, ça va très très vite. Et c'est génial. Ça crée de la matière. Tout de suite y'a de la vie. C'est une plante qu'a besoin de très très peu, d'un sol pauvre, même pour commencer, et qui l'enrichit assez vite. »

- 38 Dans la même dynamique que celle des activistes du végétal, il s'agit de mener cette intervention, ici comme dans le reste de la ville, sur des espaces appartenant à d'autres ou gérés par d'autres, mais considérés comme libres du fait de leur mauvais ou non-usage. Bousculer les interdits, agir aux limites du licite, fait partie de ce qui anime ces jardiniers des milieux hostiles. S'approprier des territoires privés ou publics permet également d'attirer l'attention, d'adresser des messages aux puissants (propriétaires, gestionnaires, décideurs...) et aux autres habitants. Autrement dit, de donner une portée politique aux actes.
- 39 En matérialisant des propositions pour un autre usage des espaces urbains et pour d'autres manières de produire de la nourriture, ce « laboratoire agricole » constitue un discours en soi. Mais c'est également un support de discours. Lors de la visite de militants, de scientifiques ou même de politiques, ou lorsque leur action est publicisée dans le cadre de manifestations, le jardin de ballast devient une véritable tribune : « Notre pays c'est la biodiversité, ici c'est l'ambassade », proclame l'artiste. (Figure 6)

Figure 6 : Visite guidée lors des Ateliers d'été de l'agriculture urbaine (2014)

- 40 Les idées diffusées portent avant tout sur l'appropriation jardinière, à travers une théorisation s'appuyant sur des références historiques ou la pensée d'auteurs tels que Jean-Claude Nicolas Forestier²³, le tout chevillé par des notions scientifiques issues de la botanique, de l'agronomie et de l'écologie. De grandes problématiques actuelles sont mobilisées (l'accaparement des terres agricoles, la libération des semences...). Un des sujets privilégié est aussi l'ancienne voie ferrée, dans ses dimensions écologiques et sociales, et leur implication sur ce territoire, en relation avec ses usagers.
- 41 Le message est clair : il faut rendre la ville globalement plus vivante, nourricière et productive, en utilisant les espaces « libres ». En d'autres termes, à conquérir. Le mode opératoire est le suivant : repérage, éventuelle cartographie, intervention (le passage à l'« attaque », comme l'un d'eux le formule). Rien d'étonnant au fait que la production de terre et de biomasse soit au cœur des préoccupations : les armes de la conquête et les moyens de l'expansion sont la graine et le sol. Les bateaux deviennent des « machines à fabriquer de la terre » et le compost, « le nerf de la guerre ». On « diffuse », on « se répand », on « s'étend »...
- 42 Cette conquête est une forme de contestation de l'accaparement et de certains usages des territoires, tout en étant elle-même une appropriation. Sur la petite ceinture, la prise de pouvoir jardinière induit des ambiguïtés dans les rapports entre les jardiniers et les autres usagers de la friche. Première source d'ambiguïté, l'ouverture du jardin aux autres. Il est effectivement ouvert, à diverses semences et à d'autres jardiniers que ceux du noyau dur, inspiré d'un modèle qualifié d'« open farm ». Mais il est aussi fermé, quand il s'agit de récolter : les personnes qui ont semé ont la légitimité pour récolter. Quant aux personnes qui peuvent être sources de destruction (principalement « gamins » et « graffeurs »), les jardiniers imaginent stratégies et petits pièges, en creusant des trous dans le sol ou en cultivant des légumes qui ne ressemblent pas à du comestible. Les idées laissent parfois peu de place à des visions différentes d'intervention sur la petite ceinture, ou à des envies de jardiner indépendantes de leur projet. Comme l'écrit Françoise Dubost

(1999 : 19), « même lorsqu'une partie des tâches est collective, le jardin est toujours approprié individuellement, c'est le territoire, l'œuvre de quelqu'un ». Rien d'étonnant à ce que la cohabitation entre les conquérants jardiniers et les autres usagers puisse être parfois problématique, d'autant plus quand l'espace à partager est perçu par tous comme un espace de liberté.

Conclusion

- 43 Le potager de ballast, avant d'être à proprement parler productif, met en scène une nature nourricière sur une friche ferroviaire qui devient le symbole d'une société industrielle révolue, dépassée. À l'heure où une végétation plus spontanée est mise à l'honneur dans certains espaces verts urbains (Clément 1999, Lizet 2010) et où l'envie pressante de développer une véritable agriculture urbaine en France se fait sentir, de telles pratiques préfigurent probablement de nouvelles hybridités jardinières, qui combinent souci écologique et production vivrière. De telles conceptions peuvent se heurter à celles d'une partie des écologues et des naturalistes, qui pourraient voir nos conquérants comme des perturbateurs de milieux. Sur la petite ceinture notamment, la gestion en vigueur consiste à limiter l'enrichissement du milieu et à le maintenir ouvert, pour favoriser une diversité d'espèces. Un clivage se dessine entre biodiversité et agrobiodiversité, biodiversité spontanée et biodiversité cultivée, produite.
- 44 On peut s'interroger sur la mise en concurrence de ces natures par rapport au nombre de plus en plus restreint de friches aujourd'hui à Paris. Ces espaces sont en effet de plus en plus convoités pour leurs potentialités à la fois biologiques et agricoles, mais ils ont aussi des propriétés sociales particulières, celles-là même qui permettent l'expression de pratiques sociales particulières. Dans son livre sur les « terres incertaines », Sergio Dalla Bernardina (2014 : 11) explique ainsi que « définir certaines zones comme "abandonnées", "mystérieuses", "inhospitalières", "sauvages", "désertiques", etc. revient à les soustraire à l'univers quotidien pour les situer dans un espace alternatif géré par des règles différentes ». La pensée occidentale fonctionnant sur un principe d'opposition entre le sauvage et le domestique, la nature et la culture, la matière et l'esprit, la singularité de ces espaces résulterait d'« un processus de mise en ambiguïté » (*ibid.* : 14). La construction sociale et symbolique de ce jardin de friche relève du jeu sur le flou entre public et privé, ouverture et fermeture, licite et illicite, sauvage et domestique, publicisation et confidentialité, écologie et agriculture, valorisation du local et action transformatrice... Les jardiniers des décombres s'immiscent dans les interstices de la norme et questionnent nos catégories de nature autant que nos conceptions de l'environnement urbain, tant du côté de ses « possibles » que celui des risques auquel nous l'associons. Ils invitent à utiliser les espaces incertains de nos villes à la fois pour leur intérêt écologique et leur potentiel vivrier, tout en préservant, peut-être, leur rôle de marges sociales utiles.

BIBLIOGRAPHIE

- Ambrosino C. & Andres L. 2008 – Friches en ville : du temps de veille aux politiques de l'espace. *Espaces et sociétés* 134 (3) : 37-51.
- Arnould P., Le Lay Y.-F., Dodane C. & Méliani I. 2011 – La nature en ville : l'improbable biodiversité. *Géographie, économie, société* 1 (13) : 45-68.
- Aubry C., Dabat M.-H. & Mawois M. 2010 – Fonction alimentaire de l'agriculture urbaine au Nord et au Sud : permanence et renouvellement des questions de recherche. *ISDÀ 2010*, 28-30 juin, Montpellier. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00521221/document>, consulté le 20/01/2015.
- Baudry S. 2012 – Reclaiming urban space as resistance: the infrapolitics of gardening. *Revue française d'études américaines* 131 : 32-48.
- Bergues M. 2004 – Dire avec des fleurs ; manière de jardins et modèles de cultures. In Nahoum-Grappe V. & Vincent O. (Ed.), *Le goût des belles choses : ethnologie de la relation esthétique*. Paris, Éditions de la MSH : 67-80.
- Carrière B. 1992 – *La saga de la petite ceinture*. Paris, La vie du rail, 287 p.
- Chevalier A. 1938 – L'« Archéologie de l'Alimentation » de F. Gidon. *Revue de botanique appliquée et d'agriculture coloniale* 197 (18) : 30-33.
- Clément G. 1999 – Jardins en mouvement, friches urbaines et mécanismes de la vie. In Lizet B., Wolf A.-E. & Celecia J. *Sauvages dans la ville : de l'inventaire naturaliste à l'écologie urbaine. Hommage à Paul Jovet (1896-1991)*. Paris, Muséum national d'histoire naturelle : 157-171.
- Clergeau P. 2008 – Préserver la nature dans la ville. *Responsabilité & environnement* 52 : 55-59.
- Dalla Bernardina S. (Ed.) 2014 – *Terres incertaines : pour une anthropologie des espaces oubliés*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 222 p.
- Dubost F. 1999 – Plates-bandes et herbes folles : les ethnologues au jardin. In Brunon H. (Ed.), *Le jardin, notre double : sagesse et déraison* : 17-30.
- Dupré L. 2005 – Des friches : désordre social de la nature. *Terrain* 44 : 125-136.
- Hein F. 2012 – *Do it yourself! Autodétermination et culture punk*. Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 176 p.
- Lizet B. 2010 – Du terrain vague à la friche paysagée : le square Juliette-Dodu, Paris, X^e. *Ethnologie française* 4 (40) : 597-608.
- Mairie de Paris 2011 – *Plan biodiversité de Paris*. 76 p. URL : <http://www.paris.fr/viewmultimediacdocument?multimediacdocument-id=110097>, consulté le 12/01/2015.
- Micoud A. 1997 – Les balbutiements du génie écologique. *Les annales de la recherche urbaine* 74 : 20-30.
- Mollison B. & Holmgren D. 1986 – *Permaculture 1 : une agriculture pérenne pour l'autosuffisance et les exploitations de toutes tailles*. Paris, Éditions Debard, 180 p.
- Perez-Vittoria S. 2005 – *Les paysans sont de retour*. Paris, Actes sud, 266 p.

- Petrescu D., Querrien A. & Petcou C. 2007 – Agir urbain. *Multitudes* 31 (4) : 11-15.
- Reynaud-Desmet L. 2012 – La fabrication de la ville durable entre conflit et participation : les activistes urbains écologistes en région parisienne. *L'information géographique* 3 : 36-51.
- Ripoll F. 2005 – S'approprier l'espace... ou contester son appropriation ? *Noréis* 195 (2) : 29-42.
- Soulier N. 2012 – *Reconquérir les rues : exemples à travers le monde et pistes d'actions*. Paris, Ulmer, 285 p.
- Tassin J. 2011 – Quand l'agro-écologie se propose d'imiter la nature. *Courrier de l'environnement de l'INRA* 61 : 45-53.
- Torre A. & Bourdeau-Lepage L. 2013 – Quand l'agriculture s'installe en ville... Désir de nature ou contraintes économiques ?, *Métropolitiques* [en ligne], URL : <http://www.metropolitiques.eu/Quand-l-agriculture-s-installe-en.html>, consulté le 12/01/2015.
- Weggmüller F. & Duchemin E. 2010 – Multifonctionnalité de l'agriculture urbaine à Montréal : étude des discours au sein du programme des jardins communautaires. *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* 2 (10) [En ligne], URL : <http://vertigo.revues.org/10445>, consulté le 12/01/2015.

NOTES

1. À titre d'exemples, Pittsburgh dispose de programmes municipaux visant à développer l'agriculture nourricière sur les friches (Aubry *et al.* 2010) et la nouvelle mandature parisienne prévoit la création de 30 hectares de toitures dédiées à la production de fruits et légumes (http://www.paris.fr/politiques/les-politiques-parisiennes/espaces-verts-nature-affaires-funeraires-preservation-de-la-biodiversite/rub_9706_stand_144121_port_24008)
2. Personnes dont l'action contestataire se fait au nom du végétal et passe concrètement par l'utilisation de plantes. Le choix a été fait de préserver l'anonymat des personnes et des collectifs.
3. Cet article repose sur une enquête de terrain effectuée en septembre-octobre 2013 et complétée au printemps 2014. La méthode utilisée est celle de l'observation participante. Des entretiens semi-directifs ont été menés avec deux des créateurs, complétés par des échanges informels avec des participants réguliers ou ponctuels du jardin.
4. Disponible en ligne : http://www.paris.fr/pratique/paris-au-vert/nature-et-biodiversite/plan-biodiversite/rub_9233_stand_109572_port_22522, consulté le 10/01/2015.
5. Voir la feuille de route de l'adjointe à la Maire chargée de ces questions : <http://labs.paris.fr/commun/adjoints/BROSSEL.pdf>, consulté le 23/04/2015.
6. Cette démarche consiste à adapter la gestion des espaces aux usages qu'ils accueillent, pour être plus économe en énergie, en eau et limiter voire supprimer l'emploi des produits phytosanitaires.
7. Les dépendances peuvent être des terrains accolés à la voie issus d'anciens embranchements ou de simples surlargeurs (bandes de terre laissées libres le long des voies pour des raisons techniques).
8. En 2013 et 2014, les cadenas ont été cassés à deux reprises, suite à une infraction puis à l'intervention des pompiers.
9. Officiellement, l'artiste n'est pas autorisé à l'utiliser.
10. Valériane rouge, *Centranthus ruber*.
11. La forme éclatée du potager rend la surface occupée difficile à évaluer. Une jeune agronome l'estimait en 2014 à quelques centaines de mètres carrés.

12. Il a lieu au mois de mai, depuis 2012, dans le cadre du Festival des utopies concrètes, organisé par les villes en Transition Île-de-France en association avec d'autres collectifs (<http://festivaldesutopiesconcretes.org/>).
13. Quatre associations d'insertion prestataires de RFF assurent l'entretien de la voie ferrée (ramassage des déchets et gestion de la végétation) : *Halage au nord*, *Interface formation* dans les 12^e et 20^e arrondissements, *Études et chantiers* dans le 13^e, *Espaces* pour les 14^e, 15^e et 16^e.
14. Les permaculteurs sont nombreux à utiliser la spirale aromatique, qui offre plusieurs orientations et permet de cultiver au même endroit des espèces nécessitant des conditions écologiques différentes.
15. Il n'est pas question de réduire l'agro-écologie à une technique, elle recouvre d'autres dimensions notamment politiques, sociales et économiques (voir par exemple Pérez-Vitoria 2005).
16. Cette rampe a été détruite quelques mois plus tard lors du « nettoyage » de la cour par RFF.
17. Éthique anticonsumériste et anticapitaliste liée au mouvement punk, qui prône l'idée de « faire par soi-même » (voir par exemple Hein 2012).
18. Association fondée en 1999 qui œuvre pour la libération des semences et la protection de la biodiversité alimentaire, et maintient une collection de plus de 2200 variétés, dont une partie est vendue.
19. Les Ateliers d'été de l'agriculture urbaine, organisés par Natureparif à Paris en juillet 2014, ont été l'occasion de constater l'importance dans les esprits de cette idée de systèmes formant des boucles, c'est-à-dire capables de se renouveler en limitant les externalités.
20. *Oxalis tuberosa*, dont les petits tubercules ont le goût de la pomme de terre. La plante a été introduite en Grande-Bretagne au début du XIX^e siècle.
21. Les principales pollutions proviendraient de la créosote, produit de traitement des traverses en bois, et des produits phytosanitaires appliqués sur la voie ferrée pendant plusieurs décennies.
22. « Espèces étrangères à la flore spontanée locale d'un pays qui vivent cependant à l'état sauvage ou demi-sauvage sur les décombres, les ruines, les anciens sols cultivés "et que l'on sait avoir été autrefois cultivées comme espèces alimentaires, condimentaires ou aromatiques". » (Gidon cité par Chevalier 1938 : 30).
23. Fonctionnaire de la Ville de Paris de 1887 à 1927, il a été conservateur des bois parisiens et a contribué à plusieurs aménagements. Il a également imaginé « un système de parcs » au niveau régional, organisé autour d'espaces libres reliés par différents types de voies, comme des avenues-promenade.

RÉSUMÉS

Dans les villes du Nord, l'agriculture urbaine est désormais au cœur des projets de villes durables et résilientes. Cet article propose l'ethnographie d'une appropriation potagère menée par un groupe d'artistes et d'activistes du végétal sur la friche ferroviaire parisienne de la petite ceinture. En s'inspirant du modèle de la permaculture, ces jardiniers urbains mettent en scène une nature nourricière dans un espace symboliquement antinomique avec la vie, orchestrant un retour à la nature sur les décombres de notre société industrielle et artificialisée.

In northern cities, urban agriculture is from now on at the heart of sustainable and resilient cities projects. This article proposes an ethnography of a vegetable appropriation led by a group

of artists and “activists of vegetal” on the railway brownfield site of the Parisian petite ceinture. Inspired by the permacultural model, these urban gardeners play with a nourishing nature in a space antinomic with life, by orchestrating a return to nature on the ruins of our industrial and artificialised society.

INDEX

Mots-clés : jardinage, agriculture urbaine, permaculture, friche, appropriation de l’espace, petite ceinture, activistes du végétal

Keywords : urban agriculture, gardening, permaculture, railway brownfield, appropriation of space, petite ceinture, activists of vegetal